

—Eh bien, dis-je, Paris s'agite, et l'horizon paraît fort sombre à bien des gens. Garnier-Pagès a soulevé la question des banquets, laquelle, vous le savez, est grosse de complications. Un coup de fusil tiré mal à propos a failli amener une émeute. Enfin, mardi soir, chez Mme de Boigne M. Thiers a dit au chancelier Pasquier: "Convenez-en, mon cher duc, tout cela sent la révolution."

La vieille dame tressaillit.

—La révolution! murmura-t-elle avec une émotion singulière.

—Vous ne vous attendiez pas, repris-je, à ce mot terrible!

—Oui, terrible, dit mon interlocutrice dont une légère rougeur tachait les pommettes et dont le regard s'allumait d'une exaltation imprévue, terrible comme la guerre, comme la foudre, et grand aussi, incontestablement grand comme elles. En de telles crises, le coeur bat fort, le cerveau bouillonne, et la froide raison perd ses droits. Alors on voit surgir au grand soleil les natures d'élite qui végétaient à l'ombre. Pendant que l'épopée va son chemin tragique, l'églogue déroule sa page exquise. La mort, toujours présente, met un sceau grandiose, même aux actions banales. L'âme humaine surexcitée donne en une fois sa mesure d'héroïsme. Par milliers s'opèrent des actes sublimes dont un seul défrayerait aujourd'hui la totalité de vos annales, et qui, perdus dans le nombre, demeurent ignorés et sans gloire.

Je souris, légèrement sceptique.

—Oh! chère madame! croyez-vous qu'on ait été si admirable que ça en 1830?

—Qui parle de 1830? fit-elle avec mépris. C'est une révolution pour rire. Non, non! je parle de la grande, de la vraie, de la première.

—Ah! la boucherie, murmurai-je.

—Eh! sans doute, la boucherie, répéta la vieille femme avec force, et je le sais bien, puisque je faillis en être victime. La boucherie, mais aussi la révélation brusque d'une classe méconnue dont il fallut admirer la grandeur. Les dévouements obscurs rachetant les défections éclatantes. L'infamie de l'ouvrier envieux et sangui-

naire, mais la noblesse du paysan fidèle et loyal.

—C'est vrai, dis-je, les Chouans!

—Ce n'est pas à eux que je pensais. Non, je parle de ceux qui, tout en saluant l'aurore nouvelle, gardaient au passé le culte pieux du souvenir, de ceux qui sauvèrent des têtes, et ne voulurent pas de salaire... Tenez, voilà qu'il pleut, et vous n'allez sûrement pas exposer votre alezan à l'averse. Voulez-vous que j'essaie de vous faire oublier l'heure? Je sais que vous êtes encore un véritable enfant, malgré votre belle moustache, et que vous adorez les histoires du bon vieux temps. Ecoutez-en une vraie, dont j'ai connu l'héroïne, et vous me direz ensuite si la Révolution ne mérite pas de sa part un souvenir attendri.

Je témoignai d'une curiosité qui n'était point feinte, et Mme Florent commença en ces termes.

\* \* \*

En 1778, il ne restait plus de l'antique et glorieuse race des Malpuy qu'un vieux gentilhomme demeuré garçon, le chevalier Elzéar de Malpuy, et une petite orpheline, sa nièce. Aurore—c'était son nom—avait perdu sa mère au berceau, et son père venait de se laisser mourir d'un mal subit, le jour où elle atteignait sa cinquième année.

De grands biens se trouvaient réunis sur cette jeune tête. D'ordinaire, en pareil cas, il surgit de toutes parts des parents prêts à réclamer la tutelle. Les deux tantes qui restaient à Aurore du côté maternel firent exception à la règle. L'une avait suivi en Amérique son fils, volontaire de La Fayette, qui se maria à Philadelphie et ne revint en France que sous le Directoire. L'autre, malade et triste veuve, vivait au fond du Dauphiné dans une solitude absolue. Par respect pour la mémoire de sa soeur, elle manda au chevalier qu'elle se chargerait d'Aurore s'il ne l'adoptait lui-même. Le brave homme n'avait pas attendu cette invite pour accepter la mission